

VICTOR GARCIA SOUS TERRE



Victor Garcia

Sous terre

© Victor Garcia, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3740-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma famille.

Bip... un bruit strident puis le néant, bip... bip, de nouveau ce bruit immonde, un son qui vous arrache des bras de Morphée et stoppe brusquement vos plus beaux rêves comme vos plus sinistres cauchemars. Chaque matin, le même refrain qui s'installe dans votre vie en la transformant en une certaine routine.

Une lourde main s'écrase sur ce maudit réveil et ce dernier arrête net sa petite chansonnette. Il glisse de son perchoir et tombe pour rebondir à plusieurs reprises sur le parquet. Pour couronner ce magistral réveil, un miaulement aigu se fait entendre dans la pièce plongée dans l'obscurité la plus totale. Un chat vient lui aussi de se réveiller. De meilleure humeur que son maître, il se dresse sur ses quatre pattes, ronronne puis grimpe sur la masse moelleuse emmitouflée d'une grosse couette de laine. Il avance en tapotant ses coussinets tel un musicien battant la mesure. Arrivé à proximité d'un souffle, d'une respiration, il sort sa langue rugueuse qui s'abat sur une joue emprisonnée de poils, une barbe de trois jours. La masse bondit et le chat l'accompagne malgré lui. Il retombe sur le parquet à quelques dizaines de centimètres du réveil, du moins, de ce qu'il en restait.

— Non mais ce n'est pas possible ça, maudit chat de malheur ! Combien de fois vais-je être obligé de te répéter que ce n'est pas la peine de venir me réveiller en me léchouillant le visage ! Ce foutu réveil s'en charge déjà très bien. Ne t'inquiète pas !

La masse s'assoit sur le bord du lit, s'éponge le front en sueur avec son bras droit. Sa main tâtonne, trouve le fil électrique de la lampe de chevet puis remonte jusqu'à l'interrupteur. Une lumière tamisée enlève une partie d'obscurité, juste assez de clarté pour distinguer une touffe de poil allongée sur le sol.

— Tu as bien compris ce que j'ai dit ? grogne-t-il en tenant l'animal dans ses mains.

— Miaaouu...

— Ben bien sûr, évidemment quel con ! Attendre une réponse constructive de la part d'un chat, de mieux en mieux Robin.

Il le repose par terre, sort sa paire de lunettes et sa montre du tiroir, 6 h 45 au cadran.

— Merde ! Je vais être en retard !

Il se lève en vitesse, prend d'une main ferme l'unique rideau de sa chambre et le tire brusquement. À l'extérieur, il aperçoit l'herbe devenue blanchâtre, de fines particules tombent du ciel, semblables à une pluie de coton. Décembre était arrivé et la neige avait décidé de pointer le bout de son nez.

Bref, nous étions un lundi et la semaine promettait d'être longue.

Une forte odeur, une odeur nauséabonde, celle qui s'échappe du corps après une intense séance de sport. Non, ce n'était pas ici l'œuvre d'une activité sportive mais bel et bien d'un attroupement de corps.

Bip... bip... trop tard pour certains, juste à temps pour d'autres. Les portes du métro parisien venaient de se refermer emprisonnant avec elle cet « enivrant » parfum.

Robin avait réussi à se faufiler entre deux personnes pour atteindre une barre et s'y accrocher fermement. Il repensa à ce matin. Malheureusement pour lui, la neige et le froid avaient eu raison de sa voiture : impossible de la faire démarrer. Il faudrait qu'il débarrasse son garage qui avec le temps s'était transformé en un véritable capharnaüm. Il pourrait alors la rentrer et espérer qu'elle démarre, pensa-t-il.

Robin détestait par-dessus tout cet endroit. Il préférait de loin les grands espaces aux lieux restreints et confinés dans lesquels il n'était pas à l'aise. Il ressentait un sentiment d'étouffement causé par la pression entre les corps. Paranoïaque sur les bords, il se sentait épié par tous ces yeux telle une bande de vautours affamés.

La chaleur, le bruit et l'odeur s'étaient mélangés pour créer un cocktail explosif. Robin esquissait un léger sourire, les apparences sont parfois trompeuses. Le début de matinée avait aussi bien commencé que son réveil en fanfare, un véritable cauchemar.

Criiii... Criiii, une perte de vitesse puis l'arrêt total. Le métro vient d'arriver à l'arrêt de la station Bercy. Les portes s'ouvrent laissant jaillir les corps compressés. Robin sort à son tour de cet enfer. Il tient fermement dans sa main droite une valisette noire en cuir, la même que dans les films mafieux. Cette dernière ne contient pas de liasses de billets mais un tas de dossiers tout aussi importants à ses yeux. Il continue à marcher, puis s'arrête net, observant brièvement les gens qui l'entourent.

Devant lui, un homme d'affaires en costume cravate pressé par le temps. Juste derrière lui, une mère seule tenant une poussette dans laquelle s'époumonait son joyeux bambin.

— Tu vas arrêter tes caprices, oui ? cria-t-elle en levant sa main au-dessus de l'enfant.

— Miaaouu. La réponse imaginée par Robin le fit rire intérieurement.

Elle attend quoi comme réponse au juste, un « Je suis navré ma chère maman, je vais dorénavant arrêter mes caprices et me rendormir paisiblement ».

Cet avorton avait tout juste un an, si petit, si frêle et déjà baigné dans un monde régi par le paraître, l'argent et le pouvoir.

Un son mélodieux attira son attention. Un afro-américain était assis au bout de ce long couloir de métro où les parois étaient recouvertes de carrelage blanc. De longues tresses marron noires lui couvraient une partie des joues et des perles de sueur ruisselaient sur son front. Une grosse paire de lunettes opaque posée sur son nez, une imposante barbe hirsute lui masquait le bas du visage. Il portait un costume deux pièces : celui-ci était troué à divers endroits. À ses pieds, des chaussures marron d'un cuir terne non entretenu. Dans ses mains, un saxophone, ambiance de Harlem dans le métro parisien.

Devant lui, reposait un chapeau noir en velours. Dans un cliquetis, quelques pièces vinrent se rajouter aux autres. L'homme hocha la tête en signe de remerciements.

Robin se dirigea en direction de l'escalier qui menait à la sortie de cette ville souterraine.

En surface, une fine couche de neige couvrait le sol. Il laissait derrière lui des traces de pas à chaque crissement. Les corps emmitouflés faisaient attention à ne

pas tomber sur ce manteau blanc. Les quelques arbres étaient dégarnis. À sa gauche, la Seine l'accompagne sur quelques dizaines de mètres. Le halo des réverbères projette sa lumière sur ce liquide d'huile.

Après dix bonnes minutes de marche et plusieurs rues étroites, il arriva face à un énorme bâtiment de béton couvert d'une multitude de fenêtres. À ses pieds, une porte de verre démesurée servait d'entrée. Au-dessus était inscrit en majuscules dorées :

« MINISTÈRE DE L'ÉCONOMIE »

Un homme et une femme inspiraient de grandes bouffées puis expiraient leurs toxiques fumées. Malgré le froid, la drogue du matin était nécessaire pour attaquer la journée. Affichant un sourire, Robin gravit quelques marches, passa devant eux puis poussa la porte. Une forte chaleur lui réchauffa le corps.

Il enleva son écharpe grise, se déganta et mis le tout dans les poches de son grand manteau. Un immense hall d'accueil s'étendait devant ses yeux. Le sol était recouvert d'un marbre blanc glacial. Dans les coins, des plantes apportaient un peu de verdure tels que des ficus, areca ou bien encore des yuccas.

Un imposant bureau en bois trônait au milieu du hall de la pièce. Une petite tête brune dépassait difficilement de ce massif bureau. Marie-Christine, la réceptionniste âgée d'une bonne cinquantaine d'années, passait le plus clair de son temps l'oreille collée au combiné. Elle salua brièvement Robin d'un signe de la main. Il se dirigea vers deux portes métallisées puis appuya sur un bouton. Un roulement mécanique se fit entendre.

Ding-Dong, l'ascenseur était arrivé à destination. Il entra et pressa le numéro du quatrième étage. Lieu exigu mais pas un chat pour le scruter. L'horloge mécanique affichait 8 h 05. Il comprit mieux le désert à l'accueil et dans cette boîte métallique.

La seule personne ou du moins la seule chose qui le dévisageait ici était ce miroir. Il regarda son reflet. Robin Ramirez, 46 ans, célibataire vivant dans une maison à Épinay-sous-Sénart en région parisienne. Il avait les cheveux gris bruns, mi longs, coiffés à la brosse, le teint mat, héritage hispanique de son père. Des lunettes lui permettaient de voir, il était myope. Ses traits étaient tirés par la fatigue, quelques ridules lui parcouraient le visage. Il avait toujours cette petite

plaie au menton depuis l'incident de ce matin. Des poils poivre et sel lui parsemaient les joues. Les portes en ferraille de cette cage s'ouvrirent, il était arrivé à l'étage : « Direction générale de la Concurrence, de la Consommation et de la Répression des fraudes »

Autour de lui, une succession de bureaux séparés par de fines cloisons de contreplaqué et de verre. Les ordinateurs étaient récents mais la décoration d'un autre temps. Une moquette bleue avec d'horribles motifs jaunes couvrait l'allée centrale. La peinture blanche des murs était effritée à plusieurs endroits.

Une voix masculine s'échappa d'un bureau isolé, beaucoup plus récent que les autres.

— Ah ben, ce n'est pas trop tôt Ramirez ! Vous vous êtes perdu en chemin ? plaisanta M. Fournier, le responsable du service Répression. Il sortit de son antre et salua Robin d'une froide poignée de main. C'était un petit homme dégarni avec une forte corpulence. De petites lunettes rondes et une épaisse moustache lui donnaient un air sérieux. Il avait un fort tempérament, strict par moment mais pas un tyran.

— Oui je suis désolé Monsieur Fournier, j'ai eu quelques soucis ce matin, cela ne se reproduira pas, répondit Ramirez qui ne pensait pas un mot de ce qu'il venait de dire.

— Oui, j'espère bien ! C'est préférable pour vous. Je dis ça, je ne dis rien...

— Oui ne vous inquiétez pas ! Ça sera la dernière fois, dit-il poliment sourire aux lèvres, la réalité était tout autre. Il rêvait de l'égorger avec un long et redoutable couteau de boucher. Eventrer ce cochon pour lui faire ingurgiter ses entrailles. Cette pensée lui mit l'eau à la bouche, il salivait intérieurement.

— Bonne journée Monsieur.

— Merci ! répondit-il d'un air hautain.

Robin se dirigea d'un pas décidé vers son bureau. Il vit Bernard et Emma au milieu de l'allée en train d'échanger.

— Tiens voilà Ramirez, en retard à ce que je vois ! fit remarquer Bernard.

— Oui et ça te pose un problème peut-être ?

— Non non aucun, je disais juste ça comme ça.

— Oui, admettons. Tu fais quoi avec Emma, vous ne bossez pas ?

— Si justement on parlait travail, dit la ravissante brune.

Elle avait un visage enchanteur, une fine bouche, des yeux noisette à croquer, de longs cheveux lissés, une vraie princesse. Elle portait un tailleur qui épousait divinement ses jolies formes. Emma avait 37 ans et elle connaissait Robin depuis cinq ans maintenant. À défaut d'une relation platonique, ils entretenaient depuis six mois une relation orgasmique. Au fil des jours, l'amitié s'était transformée en une passion réciproque.

— Tu nous fais une crise de jalousie c'est ça ? lança Bernard.

— Non du tout.

— Tu t'es fait griffer le menton par une vilaine ronce en allant chercher des champignons dans ta forêt ?

— Ah ah très drôle, non je me suis coupé en bricolant chez moi ce week-end.

— Monsieur est un bricoleur du dimanche !

— Arrête Bernard, ça devient lourd. Pendant que lui travaille, toi tu passes tes jours de repos devant la télé à t'empiffrer de cochonneries.

— Je crois que la voix de la sagesse a parlé. Bon ce n'est pas le tout mais moi je vais bosser.

Robin dépassa trois ou quatre bureaux avant d'ouvrir une porte et de rentrer dans le sien. Une chaise bleue à roulettes, un simple bureau en bois sur lequel était bien rangé des tas de feuilles au format A4. Une splendide orchidée blanche et rouge sang y trônait fièrement. Il s'installa face à l'ordinateur, déposa sa mallette sur le bureau, l'ouvrit puis prit un dossier. Il tourna la première page, sur